

un instant, assistaient à l'entrevue et la femme ricanait :

— En voilà un entretien pour des amoureux ! Quelle petite lionne devient cette colombe !

Sans saluer, Didier, furieux, sortit vivement de la basilique. Peu après, on entendit rugir son auto qui partait.

Maguelone haussa les épaules.

— Il n'a pas l'air commode, votre promis, dit la femme. Mais parlons d'autre chose... Edouard, vous restez ici, avez-vous dit ? Moi, je vais dans ma chambre et j'emène Maguelone avec moi choisir une robe pour demain !

— Qu'y a-t-il donc, demain ? demanda Mlle Ferrer.

Mme Muriel se mit à rire sans répondre. Elle avait enfin décidé Henri à l'emmener en auto seule à Nîmes, tandis que son mari et Maguelone restaient aux Acanthes. Toute une journée de solitude à deux, un festin d'amour, car elle entendait bien que les ailes de Cupidon l'emportassent sur la gloire romaine cimentée dans les arènes. Une joie vive l'animait. Devant la jeune fille, elle ouvrit ses malles.

— Oh ! la jolie toilette ! s'écria Maguelone, que la vue d'un chiffon soyeux enthousiasmait.

— Ça, dit Mme Muriel, c'est un costume de mariée tunisienne acheté dans les csouks et que je n'ai jamais mis.

Elle sortit un boléro d'or vif, une "fouta", longue ceinture lamée, de petites mules de drap d'or, orfèvrées.

— Vous auriez tout à fait le type de ce travesti, dit-elle à Maguelone... Amusons-nous... Mettez-le !

Elle joue avec Mlle Ferrer comme avec une poupée, l'habille, dénoue ses cheveux, passe à son cou des colliers d'ambre, de quartz. Un scapulaire bleu et brun que Maguelone ne veut pas quitter s'emmêle aux perles de lapislazuli ou même de simple verre. Elle bat des mains et Alix appelle son mari qui rentre :

— Edouard, venez voir cette "beya" !

Edouard essuie son lorgnon pour mieux contempler cette enfant éblouissante, cette brune qu'il voit presque toujours en blanc et dont le teint d'ivoire appelle les coloris vifs.

— Votre frère ne vous reconnaîtrait pas, dit-il.

— Où est Henri ? interroge Maguelone, trépidante.

— Je l'ai vu revenir des vignes. Il est dans le jardin. Le mistral est complètement tombé.

— Je sors, dit-elle.

Mme Muriel a un geste de contrariété, mais déjà Maguelone, un voile rose masquant le bas de son visage, est sortie. Castor et Pollux, affolés par ce travesti, bondissent en loup autour d'elle et, dans l'Ecurie des Mules, où l'on range les graines, Batistou, en l'apercevant, laisse, de surprise, tomber un tamis...

Henri, debout à la lisière des arbres, regarde, dans le lointain, le crépuscule qui peint, sur le côté occidental du ciel, une féérique tableau d'Orient chargé des écarlates chinois, des verts de l'Annam, de tous les ors hindous. Il regarde, sans le voir du reste, cette vision asiatique songeant à Nîmes, à la banale chambre d'hôtel où se continuera l'aventure... qui ne le tente plus...

Mais, sur ce fond versicolore, une silhouette se précise, une apparition des Mille et une Nuits... D'abord surpris, il croit deviner : encore une métamorphose de Mme Muriel.

Mais quelle algue ondule en elle ? Et la gorge sèche se révèle bombée, lisse et douce. Que les grands pieds de cette marcheuse semblent précieux et souples dans les mules orfèvrées. Une grâce nouvelle habite dans cette femme voilée vers qui il tend les mains avec un sourire.

Mais "elle" arrache son voile et Maguelone se met à danser en riant. Il rit aussi tandis qu'elle explique "qui" l'a travestie. Il l'écoute vaguement, regardant ses cheveux libres ondulés, brillants et sombres comme le plumage de l'oiseau appelé "manteau de velours". Il voudrait plonger ses doigts dans leur masse vivante. Enfin, il ouvre ses bras et elle s'y jette avec une impétuosité d'enfant, heureuse de retrouver le frère aimable et tendre.

Mais Henri a pâli. Au moment que la petite bouche de Maguelone s'est posée sur sa joue, un élanement l'a traversé

des pieds à la tête. Et il serre convulsivement contre sa poitrine la ronde tête ruisselante de cheveux tièdes. Puis, soudain, il la repousse un peu et la contemple.

Que de fois déjà il l'a admirée ! Depuis le premier jour qu'il la vit à Saint-Landry, il a constaté la perfection de son ovale en amande, la splendeur de ses yeux. Mais cela n'intéressait que son esprit. Aujourd'hui, sa beauté aiguë l'angoisse et le ravit. Il ne veut plus seulement les contempler, il voudrait les baiser, ces petits pieds et ces épaules. Il tremble et, dans son cerveau surexcité des mots se forment nettement : "Quand sa bouche a touché ton visage, tu as tressailli comme sous une morsure car tu as pensé qu'elle était une femme, une étrangère, aussi libre que celle qui passe sur la route. Tu as le droit de la serrer sur ton cœur. Tu l'aimes, tu as le droit de l'aimer !"

— Maguelone ! appelle Mme Muriel, où êtes-vous donc ?

Elle cherche la jeune fille, Henri sur saute. Il hait subitement la femme-oiseau et, comme elle surgit, il dit vivement :

— Demain, nous emmènerons avec nous à Nîmes cette petite sultane, n'est-ce pas, chère amie ?

— A Nîmes ! Que je suis contente s'écrie Maguelone.

Il s'agit tous deux. Seule Mme Muriel ne rit pas. La présence de la jeune fille, c'est l'écroulement de ses projets amoureux et, les paupières plissées, elle encercle d'un regard ambigu le jeune homme debout près de la sultane qu'elle-même vient d'enlever d'un Conte des Mille et une Nuits pour l'envoyer vers lui...

VIII

LE SOIR ESPAGNOL

Le printemps parut fleurir pour eux seuls.

Printemps, caresse de Dieu à la terre. Dans la mobilité des choses sous la brise allègre, dans la pulsation continue du sol en travail, passe une impatience divine. Le printemps est un prince héritier avide d'être roi et les plantes, les animaux, le monde entier, pris en écharpe dans une ronde invisible, se rue vers le sacre torride de l'été.

Pendant quelques jours, Henri et Maguelone courent des heures enchantées. La jeune fille croyait retrouver son frère plus câlin, d'une tendresse plus chaude qu'autrefois. Mais Henri savait que cette trêve ambiguë serait courte, il lui faudrait bientôt prendre une décision, se séparer de cette jeune fille, la désavouer pour sa sœur afin de pouvoir ensuite l'appeler sa fiancée.

Il s'accordait quelques jours d'insouciance avant de commencer les démarches. N'ayant encore rien dit à Maguelone, il la traitait fraternellement, ne se permettait aucune caresse, mais une fillette mieux exercée eût senti passer dans la tendresse du jeune homme la fièvre éblouie de l'amour.

Et Didier ? Henri n'y pensait pas plus qu'à son arrière-grand-père ! Jamais il n'avait pris ces fiançailles au sérieux. Peut-être pourrait-on reconnaître dans cet oubli la légèreté de caractère de Raoul Brienne. C'était mal connaître Paurel que d'espérer lui prendre sa fiancée sans lutte... une lutte sans merci !

Deux jours après le départ des Muriel allant à Palavas, les jeunes gens reprirent leurs randonnées en auto, interrompues depuis la visite de Verdier et sa révélation. Côte à côte, dans une intimité purifiée par le vent de la course, ils suivirent ce rivage bleu et or qui, d'une seule courbe lisse, incrustée de nacre par les étangs, s'étend de la frontière d'Espagne à Marseille. Ils connurent la grandeur de Rome dans les arènes désertes de Nîmes et songèrent à saint Louis sous les remparts d'Aigues-Mortes. Ils burent les grenaches brûlantes de Banyuls, mangèrent des olives farcies d'anchois dans les auberges lovées au creux de golfes adorables près du Cap Cèrber, et sentirent passer sur leurs visages rapprochés le souffle passionné de l'Espagne.

Souvent, Henri serrait Maguelone dans ses bras, se refusant le trop vif plaisir d'embrasser cette petite bouche en feu qui semblait toujours, entrouverte sur les dents neigeuses, aspirer un baiser. Et

des larmes montaient aux yeux de la jeune fille, car elle souffrait d'aimer avec autant de violence sans pouvoir l'exprimer. Elle ne connaissait pas encore l'éloquence des gestes...

Un peu de perversité se mêlait maintenant à la joie de Brienne. Il pensait que cette enfant aisément effarouchée avait eu, dès le début, des privautés jamais osées s'il n'avait été son frère. Comment avait-il pu, sans éprouver de vertige, s'incliner sur cette grâce sensuelle ? Le respect fraternel l'emportait alors. A présent, cela lui semblait presque impossible, mais il était heureux d'avoir connu cette période d'une chasteté sur-naturelle.

Il avait écrit à Verdier, le priant de lui envoyer les photos et les lettres de Thérèse établissant la filiation réelle de Maguelone. Dès qu'il aurait ces documents, il se séparerait de la jeune fille. La renvoyer à Saint-Landry, près de Soeur Donat ? Non. Didier serait trop près et, bien qu'il considérât Paurel comme un piètre adversaire, il ne voulait pas exposer la jeune fille à ses représailles. Il préférerait la conduire à Montpellier, dans une maison de retraite dirigée par les Dames de Saint-Lude. Ensuite il irait voir Soeur Donat et commencerait à répandre parmi ses connaissances que Mlle Ferrer n'était pas sa sœur. Plus tard il annoncerait leur mariage.

Il se félicitait de n'avoir jamais parlé d'elle à sa famille de Paris. Pour ses oncles et cousins, Maguelone apparaîtrait comme une nouvelle venue ; ils ne soupçonneraient pas quels liens factices les avaient d'abord unis et nul soupçon ne les salirait.

Enfin, tous deux partiraient pour le Brésil ; ils devaient y vivre et ce n'était pas Verdier qui douterait d'eux.

— On donne une fête d'art au Peyrou, irons-nous ? demanda Maguelone un matin.

Il accepta. Verdier n'avait pas encore envoyé les documents, quelques jours l'éloignaient de sa séparation avec Mlle Ferrer, cette séparation qui lui semblait parfois périlleuse, définitive... Était-ce un pressentiment ? Une fois Maguelone partie, ne reviendrait-elle plus, et qu'est-ce qui la séparerait de lui ?

Il voulait éloigner cette angoisse informulée. Jamais les Acanthes ne lui avaient été si chères. On travaillait activement dans les vignes : François Batis-tou, un réservoir de cuivre sur le dos, aspergeaient les ceps de sulfate de cuivre pour détruire les parasites, et les jeunes feuilles, après cet arrosage, semblaient de tendre velours bleu lavande. Ce travail échauffait Gillette au point qu'elle ne portait quasiment plus de corsage. Maguelone, choquée, lui disait :

— Vous allez attraper froid !

— Vous êtes de trop bonne, mam'selle, je ne prends jamais de mal ! répondait la fille qui sentait toujours sous sa peau la braise du désir.

Quand le mistral soufflait, Henri emmenait Maguelone dans la basilique, vers cet autel du transept droit que surmontent sous vitrine sept crânes retrouvés dans des fouilles. L'un d'eux serre entre ses dents un os du bras. L'imagination peut broder sur ce thème sauvage. Muré vivant, ce malheureux est-il mort en se rongant le bras de désespoir et de faim ? A l'ovale étroit, on croit reconnaître des Sarrasins.

— C'est ton aïeul, disait-il à Maguelone, mais tu viens de plus loin encore. Imagines-tu l'antique Magalo à l'époque phénicienne, quand Illiberis, qui n'est plus maintenant que le petit village d'El-ne, était, elle aussi une vraie ville ? Et toi je te vois, petite fille de la Phénicie, portant des bandelettes de pourpre tyrienne et des sandales, adorant la grande Astarté et sa biche.

— Et vous, disait-elle, je vous vois en navigateur hardi ! Vous m'emportiez loin de Tyr, ma patrie, jusqu'ici sur votre navire à rames !

— Mais tu revécus plus tard, à l'époque de la conquête sarrasine. Ils t'ont donné, ces musulmans, comme à beaucoup d'autres dans le pays, ta peau de jasmin et la somnolence passionnée de tes yeux.

— Ensuite, quand Maguelone devint épiscopale et ne fut habitée que par des moines, que suis-je devenue ?

— Oh ! une petite moniale, certainement ! Mais les religieuses voyaient à l'église, pendant les offices, de jeunes moi-

nes. Et je gage que, malgré ta piété, tu n'étais pas faite pour la vie monastique !

— Que dites-vous ?

— Il y avait en toi une aspiration vers le bonheur humain. Et, si jolie, tu tournas la tête d'un moineillon. On apprit vos chastes amours, cela fit scandale. On parla de l'"in pace"...

Il inventait à plaisir, car il n'y eut jamais de religieuses dans l'"île".

Elle dit :

— Aussi je dus, à la première occasion, m'enfuir loin de cette béguine !

— Oui, tu vins me retrouver à Montpellier où j'étais étudiant à l'Université !

Ils riaient. Plus grave, il disait :

— Si tu m'offensais un jour, je t'ensévelirais vivante dans le sarcophage antique !

Ils allaient tous deux au fond du transept gauche, contournant en marchant les pierres tombales des évêques qui émergent du sol comme des écueils au-dessus d'un flot pétrifié. Ils mouraient empoisonnés. En punition de la profanation, disaient les uns. D'autres pensaient que les aromates des morts primitivement ensevelis avaient laissé de mortels ferments dans le marbre.

Enfin, Henri et Maguelone sortaient, ils retrouvaient le soleil, la magie mouvante des eaux et des rayons faiseurs de mirages.

Des mirages... Leur bonheur en était-il un ? Devant l'angoisse des étangs vineux que menaçait la nuit, de nouveau Brienne s'attristait et serrait Maguelone sur son cœur avec l'effroi de perdre — il ne savait pas comment — cette enfant chargée de beauté.

Mais il reprenait confiance avec la nuit, ce royaume de l'amour. Nulle part au monde, pas même au delta du Nil, l'ombre n'est plus chantante : la mer déclame à mi-voix sa longue phrase ininterrompue et, séparés d'elle par une bande de sable, les étangs clapotent, ariette tremblée que fend le cri prolongé d'un train courant vers l'Espagne, vers les corridas, les patios de Grenade, la mosquée de Cordoue, les jardins du Generalife, tout ce qui grise l'imagination...

Enfin, ce fut le jour de la fête au Peyrou.

On donnait dans ce parc Louis XIV une soirée espagnole animée par des coblas catalanes venues de l'Ampourdant.

Les "coblas" sont des orchestres ambulants, composés de ménestriers de villages, aux instruments particuliers : tanor, fiscorne, tiple, flaviol, maigres d'harmonie, mais qui acquièrent, sous la violence de ces Catalans, une puissance aigre de désir et de sauvagerie.

Brienne et Maguelone dînèrent à Montpellier. On s'en venait de tous les pays environnant. C'était pour un soir l'arrachement à la terre, aux vignobles exigeants, un emportement vers une joie d'une qualité sonore et haute ressuscitant sur cette terre languedocienne l'allégresse antique quand les routes de l'Hellade s'emplissaient d'un peuple courant entendre les tragédies de Sophocle.

Une scène avait été élevée devant le Temple de l'Amour (cette machine hydraulique élégante) Henri avait retenu des places. Il aperçut les Muriel non loin de lui et alla les saluer avec Maguelone. Mme Muriel ne fut point provocante ; elle semblait absorbée par une idée fixe et, souvent, se penchant, elle tâchait d'apercevoir, au bout de la rangée de chaises, le jeune homme près de Mlle Ferrer.

Le silence naquit avec le défilé des "Géants" qui précéda les danses. Puis des rires explosèrent, toute la voie populaire saluant cette exhibition carnavalesque.

Maguelone s'esclaffait, n'ayant jamais rien vu de pareil. Brienne, lui, se rappelait les Carnivals de Nice qui laissent derrière eux toute parade de ce genre, mais il s'amusa de la gaité enfantine de Maguelone. Des chants suivirent. Enfin, la sardane commença, illuminée en bas de la rampe et chargée d'ombre en haut par le plafond de la nuit.

La sardane est une danse antique qui s'exécutait, trente siècles plus tôt, au centre des bourgades phéniciennes, au bord de cette Méditerranée amoureuse dont on aperçoit du Peyrou une zone étroite, lamée de lune ce soir, telle qu'une bandelette d'argent tombée du front de la grande Astarté.